

# CHEVALIERS ET SOLDATS DU MOYEN ÂGE



## Le chevalier anglais, XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle

### Chevalier, vers 1250



MWF032

del Prado  
éditeurs

OSPREY  
PUBLISHING

Directeur de la publication :

Juan Maria Martinez

Coordination éditoriale :

Juan Ramón Azaola,  
Jean-François Bueno

Assistants d'édition :

Pilar Rodríguez,  
Marie-Noëlle Filipic

Directeur de collection :

Max Mandrin

Traduction :

Antoine Bourguilleau

Correction :

Marie-Laure Baruteau,  
Geneviève Naud

Coordination de production :

Rolando Dias

Conception et maquette :

Beagle Editions, Digraf

Photocomposition :

FCM

Imprimé par :

Gráficas Almudena

© pour la présente édition :  
DelPrado Éditeurs, E.U.R.L., 2005  
4, rue de Rome- 75008 Paris

Extrait de : *English Medieval Knight, 1200-1300* par Christopher Gravett  
© 2002 Osprey Publishing Ltd  
Illustrations : p. 5, 13, Graham Turner ;  
p. 8-9, Angus McBride  
Conseiller historique : Dr David Nicolle

© 2005, Osprey Publishing Limited, tous droits réservés pour les textes et les illustrations.

ISBN : 2-84349-206-8  
Imprimé en Espagne

Demandez à votre marchand de journaux de vous réserver vos exemplaires de *Chevaliers et Soldats du Moyen Âge*. En achetant chaque semaine votre numéro chez le même marchand de journaux, vous serez assuré d'être immédiatement servi, en nous facilitant la précision de la distribution. Un stock d'anciens numéros sera disponible pour une durée de 6 mois à compter de la date de parution du dernier numéro de la collection.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS :

Informations Produit/Abonnés :  
Pour la France : 08 26 30 46 34 - Numéro Indigo (0,15 € la minute)

Pour la Suisse et la Belgique : (00 33) 05 61 72 70 73  
Informations Diffuseurs : exclusivement réservé aux marchands de journaux et dépositaires de presse : 05 61 72 76 17

Tous droits réservés. Le contenu de cette œuvre est protégé par la loi, qui établit des peines de prison et/ou des amendes, en plus des indemnités correspondantes pour des dommages et intérêts, contre ceux qui reproduiraient, plagieraient, distribueraient ou communiqueraient publiquement, dans sa totalité ou en partie, une œuvre littéraire, artistique ou scientifique, ou sa transformation, interprétation ou exécution artistique fixée sur n'importe quel support ou communiquée à travers n'importe quel moyen, sans l'autorisation obligatoire.

L'éditeur se réserve le droit de modifier la structure des composants de la collection, leur ordre de parution, le nombre de numéros ainsi que le prix de vente si des circonstances techniques ou commerciales venaient à l'exiger. Quoiqu'il en soit, les composants affectés par ces changements seraient remplacés par d'autres, de qualité et d'intérêt similaires. Ces éléments peuvent différer sensiblement de ceux que reproduit le support promotionnel dans le cas des circonstances précédemment évoquées.

# CHEVALIERS ET SOLDATS DU MOYEN ÂGE



## PLAN DE L'ŒUVRE

*Chevaliers et Soldats du Moyen Âge* est constitué de 80 numéros hebdomadaires ; chacun est composé des éléments suivants :

- Une figurine représentant un chevalier ou un soldat du Moyen Âge.
- Un fascicule illustré contenant des planches en couleurs dont s'inspire la figurine, ainsi qu'une rigoureuse documentation sur son environnement historique.

Ventes/Diffusion

Le prix de vente d'un numéro est de 10,95 €. Dans ce prix de vente sont inclus, d'une part le prix du fascicule seul (2,40 €) et le prix de la figurine (8,55 €). À titre exceptionnel, le prix du numéro 1 est de 3,95 € et celui du numéro 2 de 6,95 €. La figurine ne peut être vendue séparément.

**En France :**

MLP

Z.I. de Chesnes, 55 bd de la Noirée

38070 Saint Quentin Fallavier

Tél. : 04 74 82 14 14

Fax : 04 74 94 41 91

DISTRI-MEDIAS

11 bis, avenue de Larrieu

BP 73621

31036 Toulouse Cedex 1

Tél. : 05 61 72 76 17

Fax : 05 61 72 76 28

**En Belgique :**

AMP

1, rue de la Petite Île

1070 Bruxelles

Tél. : (02) 525 14 11

Fax : (02) 520 12 29

**En Suisse :**

Naville Presse

38, avenue Vibert

1227 Carouge

Tél. : (022) 308 04 44

Fax : (022) 308 04 29

Vente au numéro :

Après parution, les numéros de cette collection peuvent être commandés par correspondance au prix normal de 10,95 € + frais d'envoi (2,30 € pour le premier fascicule et 1,40 € pour les suivants). Indiquez vos nom, prénom et adresse, ainsi que les numéros que vous désirez obtenir. Joignez un chèque correspondant à votre commande à l'ordre de Delprado Éditeurs et envoyez le tout à l'adresse indiquée ci-dessous. (Vente réservée à la France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles.)

Abonnements/Vente par correspondance :

Si vous préférez recevoir vos exemplaires chez vous, vous avez la possibilité de vous abonner. Vous pouvez soit nous téléphoner soit nous écrire à l'adresse ci-dessous :

**France, Belgique et Suisse :**

DISTRI ABONNEMENTS

11 bis, avenue de Larrieu

BP 73621

31036 Toulouse Cedex 1 - France

France :

Tél. : 08 26 30 46 34 - Numéro Indigo (0,15 € la minute)

Suisse et Belgique :

Tél. : (00 33) 05 61 72 70 73

Fax : (00 33) 05 61 72 76 50

Un stock d'anciens numéros sera disponible pour une durée de 6 mois à compter de la date du dernier envoi.

La figurine ci-jointe n'est pas un jouet. Ne convient pas à un enfant de moins de 14 ans.

# LE CHEVALIER ANGLAIS, XIII<sup>E</sup> - XIV<sup>E</sup> SIÈCLE

## LA GUERRE ET LA CHEVALERIE

Le XIII<sup>e</sup> siècle débute fort mal pour les Anglais : le roi d'Angleterre Jean sans Terre ne parvient pas à lever le siège de Château-Gaillard et finit par perdre la Normandie. Les efforts de Jean en faveur de l'empereur Otton IV en guerre contre Philippe Auguste ne sont pas plus concluants. Ces échecs, ajoutés à l'interdit papal, contribuent au mécontentement des barons anglais qui aboutit à l'adoption de la *Magna Carta* (la Grande Charte, en 1215). Le roi rejette la charte dès qu'il en a l'occasion, et une guerre civile s'ensuit, qui se poursuit après sa mort, durant le règne de son fils, Henri III.

Henri III n'est pas meilleur chef que son père. Ses expéditions contre Llewelyn ap Iorwerth au pays de Galles se soldent par des échecs et ses campagnes en France ne parviennent pas à reprendre les terres perdues. Enfin, ses exigences fiscales et les faveurs accordées à ses parents étrangers irritent les barons.

L'échec de l'expédition en Sicile exigée par le pape Alexandre IV et l'impuissance du roi à récupérer la couronne impériale pour le compte de Richard de Gloucester entraîne la fronde des barons, menée par Simon de Montfort, comte de Leicester. Dans la guerre qui suit, Henri est capturé à Lewes (1264). Simon règne dans les faits jusqu'à sa mort lors de la bataille d'Evesham en 1265.

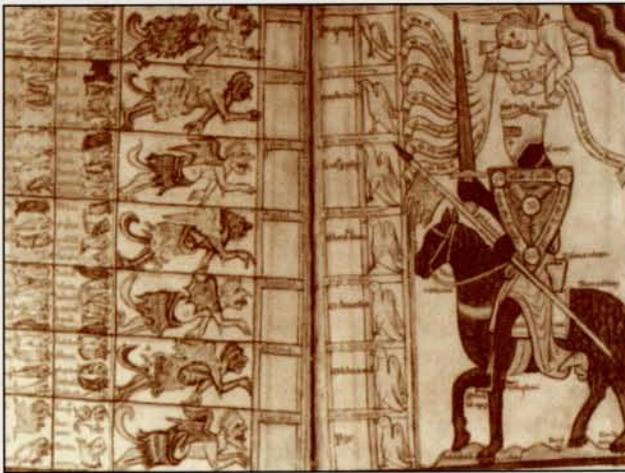
En 1272, Henri III cède le trône à son fils, Édouard I<sup>er</sup>. Formidable guerrier, il écrase une première fois la révolte menée par Llewelyn ap Gruffyd. Lorsque ce dernier se rebelle à nouveau en 1282, Édouard I<sup>er</sup> lance une expédition de grande envergure, qu'il parachève par son fameux programme de construction de châteaux au pays de Galles. Après avoir maté une nouvelle révolte galloise, il traverse la Manche avec son armée pour combattre le roi de France Philippe IV. La fortune des armes semble l'abandonner et il est contraint de signer une trêve avant la fin de son expédition. La guerre d'indépendance écossaise, où Édouard va gagner son surnom de « marteau des Écossais », échoue au bout de cinq campagnes entre 1296 et 1304. À sa mort en 1307 la guerre reprend, cette fois-ci avec succès pour les Écossais de Robert Bruce.

### LA CHEVALERIE

Les forces armées des rois d'Angleterre et des barons du XIII<sup>e</sup> siècle s'appuient sur plusieurs éléments, dont les chevaliers de la maison du roi (avec leurs écuyers, etc.) constituent le noyau. Un chevalier appartient théoriquement à une maison, où il entre comme parent, comme chevalier d'escorte ou comme métayer militaire. Les chevaliers soldés et leurs écuyers et serviteurs constituent la *familia* du seigneur, au sein de laquelle des relations fortes se développent souvent. Ainsi, le comte Guillaume Le Maréchal (mort en 1219) refusa de reverser ses possessions aux œuvres de charité, car elles étaient promises aux chevaliers de sa maison. Les chevaliers de la *familia* du roi constituent le noyau de l'armée et se comptent généralement par centaines; ils reçoivent double solde en campagne ainsi que des rations et des chevaux (au moins trois par homme) et parfois des armures.

Gisant de Guillaume Longuépée l'Ancien dans la cathédrale de Salisbury, peut-être le plus ancien gisant de l'histoire anglaise, vers 1230-1240.





« L'homme juste », chevalier anglais vertueux face aux démons, dans la *Summa de Vitiis* de Guillaume Peyrant, vers 1240. (British Library, Londres)

Page de droite : un chevalier vers 1250. (1) Cotte de mailles avec de solides protège-tibias recouvrant la maille ; des genouillères protègent les genoux. (2) Heaumes. (3) Chapel de fer. (4) Rembourrage de heaume, porté sous la coiffe de mailles. (5) Rembourrage de casque. (6) Ventail de mailles et cervelière ou bassinnet. (7) Surcot à manches à bords frangés. (8) Gambison de cuisse. (9 et 10) Genouillères protégeant les genoux. (11-19) Épées variées, masses (14-15), dagues, haches et un glaive court (19).

Au-dessous du roi, la hiérarchie féodale place les grands feudataires, qui reçoivent des terres, parfois éparpillées sur plusieurs régions, en échange d'un service militaire. Les plus petits nobles sont à leur tour inféodés aux grands seigneurs. Des problèmes peuvent survenir lorsqu'un chevalier détient des terres de plusieurs seigneurs et qu'une querelle entre ces derniers le place en conflit de loyauté. Généralement, il rend hommage devant témoins à son seigneur au cours d'une cérémonie formelle qui le voit prononcer un serment de fidélité.

Les grands seigneurs sont censés servir le roi en personne en lui assurant le service des chevaliers qu'ils ont mobilisés et dont le nombre est fixé au préalable. Ces derniers, si

l'on excepte les riches bannerets (chevaliers ayant suffisamment de vassaux pour les mener au combat sous leur bannière), ne disposent souvent que d'un écuyer et d'un ou deux hommes d'armes. Le service dépassant les 40 jours entraîne généralement le versement d'une somme supplémentaire, qui est souvent poliment refusée.

Le caractère féodal obligatoire du service militaire commence à s'estomper et est remplacé par une rétribution, le *scutage*. Celui-ci, payé en lieu et place du service militaire, se développe au XII<sup>e</sup> siècle et au début du XIII<sup>e</sup> siècle. Environ 80 % des 5 000 chevaliers du pays payent le *scutage* au lieu de servir en personne. Rares sont les grands seigneurs qui, sous le règne d'Édouard I<sup>er</sup>, servent en personne.

Toutefois, certains voient l'opportunité de gagner des terres ou des privilèges en servant. Jean, manquant d'hommes en 1205, ordonne qu'un chevalier sur dix de chaque comté rejoigne l'ost royal, payé (deux shillings par jour) par les neuf autres. Il existe une autre méthode, appelé fraternité d'armes, où deux chevaliers se réunissent pour se soutenir mutuellement, chacun contribuant à la moitié des pertes de l'autre et recevant la moitié de ses gains.

En même temps qu'ils assurent un service militaire, les chevaliers sont également censés garder les places fortes de leurs seigneurs ; au XIII<sup>e</sup> siècle, cette obligation est souvent remplacée par le paiement d'une redevance. Des unités de mercenaires sont attachées de manière plus ou moins permanente aux forces royales. En 1242, l'armée anglaise en France compte 700 archers mercenaires. En 1282, Édouard I<sup>er</sup> recrute deux fois plus de mercenaires que de chevaliers de sa maison.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, le vieux contrat féodal ne répond plus aux conditions économiques. La période traditionnelle de 40 jours n'est plus adaptée, car la majorité des campagnes sont plus longues. L'entretien et l'équipement des chevaliers deviennent de plus en plus chers pour les seigneurs. Leur nombre a tendance à diminuer en conséquence. Le comte de Devon était censé fournir 89 chevaliers en 1214, mais il n'en aligne que 20. À plusieurs reprises, Jean est obligé de consentir des avances financières aux chevaliers qui servent dans l'ost. En application de la *Magna Carta*, les obligations des grands barons sont allégées, mais le bénéfice qu'en tirent les petits seigneurs est minime. Le quota de Robert de Newborough est réduit de 15 à 12, mais il n'est capable d'en fournir que deux.

La disparition progressive du concept féodal de service s'accélère sous le règne d'Édouard I<sup>er</sup>, partiellement parce que les revenus



royaux, en hausse, permettent de plus grandes dépenses. Certains chevaliers sont payés après les 40 jours de service d'ost pour de nouvelles périodes de 40 jours. Certains feudataires, ne souhaitant peut-être pas être confondus avec des mercenaires, servent volontairement, mais les contrats augmentent régulièrement jusqu'en 1298, date à laquelle les troupes soldées représentent un tiers des forces royales. Surtout, les pertes d'armes et d'armures des hommes engagés au service du roi sont remplacées par celui-ci. Ce développement est accompagné d'un rapide changement d'affectation des membres des escortes, les hommes servant parfois des maîtres différents au cours de diverses campagnes.

Le statut de Westminster (1285) requiert que tous les hommes libres entre 16 et 60 ans effectuent leur service militaire et, en cas d'urgence, que même les serfs puissent être appelés, normalement pour 40 jours. Les villes lèvent également leurs milices.

Tous les hommes d'armes ne sont pas des chevaliers. Les écuyers et les sergents (en dessous des chevaliers) constituent de la moitié aux trois quarts de la cavalerie d'Édouard I<sup>er</sup>, bien qu'au début de son règne la proportion soit plus faible.



Dessin de Matthew Paris représentant un croisé en train de prier, vers 1250.



La plupart des aspirants sont fils de chevaliers, mais les fils de bourgeois peuvent être acceptés. L'entraînement, qui commence vers dix ans, parfois plus tôt, est généralement assuré par un parent. En tant que page, l'enfant est élevé dans le respect de l'esprit chevaleresque ainsi que dans le maniement des armes et l'équitation. Vers 14 ans, il devient écuyer (c'est-à-dire « porteur de bouclier ») et l'entraînement militaire s'intensifie. Il s'exerce contre des camarades ou des chevaliers et apprend à rester en selle dans les joutes, même lorsque la quintaine, ce lourd mannequin, portant un bouclier cible, dispose d'un bras pivotant, avec un sac lesté en son extrémité : chaque coup porté risque d'entraîner un rapide mouvement du bras qui doit être esquivé. Il apprend à monter les capricieux étalons qui sont l'apanage des chevaliers, contrôlant la monture avec les pieds et les genoux, les bras ne servant qu'à combattre. Il s'habitue à porter un haubert de mailles et un casque. Il devient alors l'apprenti d'un chevalier, prend soin de son équipement et nettoie sa cotte de mailles en la secouant dans un tonneau de sable et de vinaigre pour en décaper les anneaux. Lorsque l'heure de la bataille a sonné, il porte l'équipement supplémentaire et monte un des chevaux de rechange. C'est en effet le devoir de l'écuyer de secourir son seigneur s'il vient à tomber sur le champ de bataille.

Mais ce n'est pas qu'un combattant. Il est également chargé de servir le souper et de découper le rôti. Il apprend à chasser, généralement avec un arc, une arme que les chevaliers n'utilisent pas lors des batailles ; il doit de surcroît être expert en fauconnerie. Certains écuyers sont formés par des clercs, mais la plupart sont analphabètes.

Il est fait chevalier entre 18 et 21 ans par le seigneur de sa maison ou par le roi, un honneur que n'importe quel chevalier ne peut pas avoir. Cette élévation, qui se produit parfois juste avant ou après une bataille, implique généralement une cérémonie solennelle, accompagnée par un banquet et parfois un tournoi. Après un bain et un rasage rituel, et peut-être une nuit de veille dans une chapelle, vêtu de vêtements symboliques (une tunique blanche pour la pureté, une cape écarlate pour le sang qu'il va verser, etc.), son épée attachée et ses éperons fixés aux pieds, il reçoit un coup du plat de l'épée sur l'épaule. Succédant à l'ancien coup du plat de la main, la paumée, ce

L'adoubement d'un chevalier, dans le *Lives of the Two Offas*. Des serviteurs lui attachent ses éperons pendant qu'il reçoit son épée, puis il enfle une cotte de mailles tandis que son bouclier et sa bannière l'attendent. (British Library, Londres)

Scène du tournoi de Windsor, 1278.

(1) Guillaume de Valence, comte de Pembroke. Il porte un surcot de soie sur une cuirasse de cuir à manches en bougran. Son heaume en cuir bouilli porte un cimier en éventail. (2) Écuyer du comte de Pembroke. Cet écuyer n'a ni armes ni d'armure. (3) Roger de Trumpington. La chaîne destinée à éviter la perte de l'épée est mentionnée dans un tournoi similaire.





3

« coup » est censé être le seul qu'il ne rendra pas, bien que d'autres explications aient été émises. Les coûts croissants attachés au statut de chevalier poussent certains à éviter de le devenir.

Les chevaliers sont liés par le code de la chevalerie bien que, comme tout modèle comportemental idéaliste, il ne corresponde que rarement à la réalité. Quoi qu'il en soit, le code de la chevalerie est encouragé par l'Église, dont le succès est évident au vu du nombre de croisés, et par des romans comme les légendes du roi Arthur, mêlant aventure, amour, monstres et magie. La littérature courtoise présente le chevalier comme un aventurier brave, au cœur pur, galant envers les dames, magnanime à l'égard de ses ennemis, et poursuivant la quête du Saint Graal.

Les héros de ces romans font preuve d'un courage sans égal, mais les chevaliers ordinaires ne sont que des hommes. S'ils font souvent preuve d'une grande bravoure, il leur en manque parfois. On peut trouver une image plus réaliste des comportements sociaux dans les récits des rudes négociations qui accompagnent la conclusion des mariages ou la cession des terres : on voit en effet que les dots comptent bien plus que l'amour. Enfin, il arrive que certains chevaliers soient ravis de laisser les autres combattre à leur place.

En dépit de tout cela, une chose est sûre, la chevalerie lie tous ses membres ; on peut voir son caractère exclusif dans les gisants que l'on peut admirer dans les églises d'Angleterre. Ils expriment une foi sincère : la plupart des chevaliers assistent à la messe chaque jour dans la chapelle du château et placent leur épée sur l'autel pour qu'elle soit bénie. Durant certaines campagnes, ils prient, la garde de leur épée leur servant de crucifix. Mais le comportement brutal de certains mercenaires semble indiquer qu'ils n'étaient guère troublés par la colère divine.

Les chevaliers effectuent également des tâches civiles. Ils participent au gouvernement local en siégeant à des cours ainsi que dans les jurys de *Grand Assize* (Grande Assise), notamment lors des contentieux à propos de la possession des terres, particulièrement nombreux après les guerres civiles entre barons. Ce surcroît de travail pousse certains à ne pas se faire adouber.

Ces différentes activités menacent de réduire la réserve royale en chevaliers. Aussi, des pressions sont exercées pour que les hommes capables de devenir chevaliers se fassent adouber. En 1234, il est ordonné que les hommes détenant des terres directement du roi doi-



Un chirurgien enlève une pointe de flèche, aplatissant tout d'abord les barbelures pour éviter toute nouvelle déchirure des chairs, vers 1230-1250.



vent s'équiper d'une armure et se faire adouber. En 1282, les possesseurs de plus de 30 £ de terres reçoivent instruction de s'équiper d'un cheval et d'une armure, sans toutefois être obligés de se faire adouber. Les historiens débattent pour savoir si les difficultés rencontrées par certains n'ont pas abouti à un « déclin de la gentry » dès le XIII<sup>e</sup> siècle. Si la solde d'un chevalier passe de 8 pence à 2 shillings par jour, elle demeure ensuite à ce niveau jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Édouard I<sup>er</sup> utilise également les romans de chevalerie comme un stimulant lors des tournois.

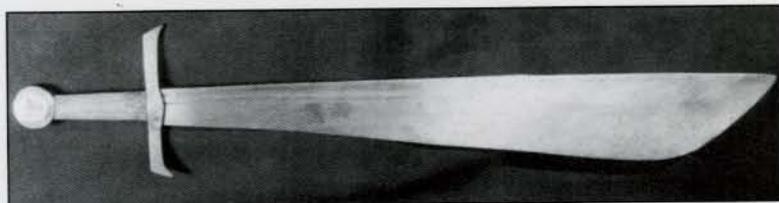
Les tournois sont mal vus en Angleterre et l'Église s'y oppose en raison de leur violence, menaçant même les participants d'excommunication. Les chevaliers qui les apprécient n'hésitent pas à traverser la Manche pour y participer, bien que ces joutes soient plus nombreuses au XIII<sup>e</sup> siècle et servent aux barons d'occasions pour se rencontrer. Des tournois illégaux ont également lieu. En 1237 un tournoi de ce type a eu lieu à Blyth. Il se termine par une bataille rangée opposant chevaliers du Nord et du Sud et doit être arrêté par le légat du pape.

Au départ, les tournois sont des parodies de bataille entre groupes de chevaliers montés. Petit à petit, la forme de ces tournois a changé. Durant le règne d'Édouard, le combat individuel entre chevaliers montés est populaire. En dépit de l'utilisation de lances émoussées, les blessures sont pourtant courantes et les décès fréquents.

Pour les fils cadets sans espoir d'héritage, ces rencontres offrent également la possibilité de se faire un nom et d'entrer dans la suite d'un seigneur. Elles permettent aussi, comme pour Guillaume le Maréchal, de gagner argent et renommée, sous la forme d'une rançon payée par l'adversaire vaincu. Au milieu de ces réjouissances, des scènes tirées de chansons de geste sont également reconstituées.

Les romans évoquent également les assemblées connues sous le nom de tables rondes, en référence aux chevaliers du roi Arthur. Les joutes sont le théâtre de festins, mais la règle ne s'applique pas

Chevaliers chargeant, extrait d'un manuscrit de Cotton conservé à la British Library. L'homme au centre porte un masque, mais pas de casque.



Un fauchon du XIII<sup>e</sup> siècle.

Deux cavaliers brandissent des fauchons assez fantaisistes. L'homme au centre a ôté ses moufles de mailles.



toujours. Un décès lors du tournoi de Walden en 1252 se révèle ne pas être accidentel quand on découvre que la pointe de la lance fatale n'a pas été émoussée.

Édouard I<sup>er</sup> est le premier roi à tenir un tournoi dans le royaume. Il y participe volontiers et réalise que le patronage royal d'un tel événement a valeur de propagande. Il dirige à deux reprises une équipe de tournois hors d'Angleterre, mais perd hélas à chaque fois.

Les croisades attirent également de nombreux chevaliers anglais, inspirés par l'exemple de Richard Cœur de Lion durant la 3<sup>e</sup> croisade (1190), car sous le contrôle des nobles. Un grand nombre rejoint la 5<sup>e</sup> croisade en 1218 et le père de Simon de Montfort participe à la croisade contre les Albigeois, dans le royaume de France.

L'organisation des campagnes en Europe médiévale pose de nombreux problèmes. Il en est ainsi de la logistique : l'expédition de Jean sans Terre en 1211 au pays de Galles est ruinée par des questions d'intendance. Les troupes de Simon de Montfort durent vivre sur le pays. Édouard I<sup>er</sup> est mieux organisé. Durant ses campagnes au pays de Galles, le roi engage des laboureurs pour ouvrir des routes dans les forêts et fait venir des artisans de tout le pays.

Les armées utilisent des éclaireurs pour localiser l'ennemi et exploiter au mieux le terrain afin de se dissimuler. Guillaume le Maréchal observe qu'un ennemi divisant ses forces en quatre groupes lui a permis de combattre chacun d'entre eux avec le gros de ses forces. Mais Édouard I<sup>er</sup> démontre son talent en divisant son armée en trois groupes à Evesham afin de rendre impossible toute fuite de Simon de Montfort. Le comte de Surrey, moins doué tactiquement, prend à Stirling, en 1287, la route directe, franchit le pont, alors qu'un gué, situé 3 kilomètres plus loin lui aurait permis de prendre les Écossais à revers.

Durant cette période, les chevaliers combattent à cheval et la charge, ce moment où les chevaliers s'élancent genoux contre genoux, est très efficace. Au premier impact, on brise généralement la lance, le chevalier utilise alors son épée, sa hache ou sa masse d'armes. Le danger est que, en cas de perte de discipline, une charge victorieuse peut dépasser sa cible au lieu de pivoter pour prendre



La chasse constitue un excellent exercice physique pour les chevaliers et les écuyers et elle permet également de se nourrir ! La chasse au cerf peut prendre deux formes : les animaux sont soit chassés à cheval soit à pied, avec des rabatteurs qui repoussent le gibier vers les archers. La chasse au sanglier est également populaire, comme la fauconnerie. De nombreux petits mammifères et oiseaux finissent ainsi sur la table du dîner.

l'ennemi sur son arrière. Les montures des chevaliers sont inutiles lors des sièges, où l'on combat principalement à pied.

L'armure ne protège pas de toutes les blessures, les épées à deux mains peuvent déchirer la maille. Les heaumes tiennent chaud, empêchent d'entendre et limitent la vision. Les hommes veillent sur la bannière de leur chef, symbole important gardé par les meilleurs combattants. Il est vrai que sa perte ou sa capture peuvent entraîner la panique. Des signaux sont envoyés par des trompettes ou par gestes ; les cris de guerre regonflent le moral et intimident l'ennemi.

Les sièges, préférés aux batailles rangées, sont plus courants. Si un siège prolongé est coûteux et provoque des désertions, de lourdes pertes peuvent être évitées, au moins chez les assiégés. Mais au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, la plupart des châteaux ont atteint les sommets de l'art de la fortification. De fait, certains sont virtuellement inexpugnables. Les maladies et la famine sont encore les meilleures armes pour les soumettre. Mais les châteaux ne sont pas uniquement défensifs, ils constituent aussi des bases pour les troupes et procurent une certaine sécurité dans des terres hostiles. Les châteaux d'Édouard au pays de Galles sont des instruments de conquête et non des postes avancés défensifs.

### ARMES ET ARMURES

L'armure la plus courante est la cotte de mailles, faite d'anneaux reliés et pesant environ 14 kg. En dépit du nombre de cottes fabriquées, aucune cotte de mailles anglaise n'est parvenue jusqu'à nous. Les seuls témoignages proviennent de manuscrits enluminés et de sculptures.

La cotte de mailles, ou haubert, descend généralement jusqu'aux genoux. Fendue au centre pour faciliter la monte, elle protège les bras jusqu'aux mains pour former des moufles. Vers 1250, Matthew Paris décrit un gantelet en cuir, mais ils sont rares avant 1300. La cotte se prolonge jusqu'au niveau du cou pour former une capuche, parfois avec un ventail ou rabat qui peut être passé sous le menton. Une coiffe rembourrée, lacée sous le menton, est portée sous la maille.

Les jambes sont couvertes par des chausses, des bas de mailles dotés de semelles en cuir et noués à la ceinture par des sangles. Parfois, un lacet est noué sous le genou pour éviter les flottements, et les chausses sont de simples protège-tibias maintenus par des lacets. Il existe également des protège-tibias en plaques de métal.

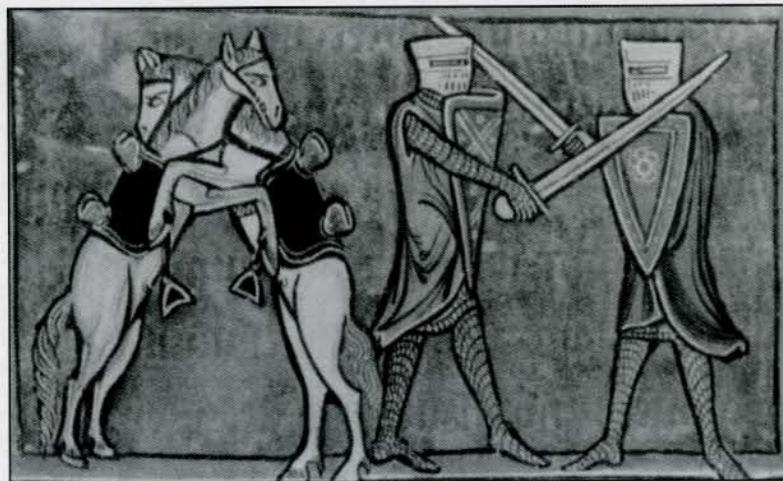


Illustration tirée d'un bestiaire anglais vers 1255, montrant deux chevaliers en train de se battre, ainsi que leurs chevaux. Certains pensent que les chevaux de guerre étaient également entraînés à combattre.

Vers 1225, le gambison de cuisse apparaît sous la forme d'un tube rembourré protégeant la cuisse et le genou. La nouvelle génération de genouillères est portée par-dessus le genou. Certaines sont faites en cuir, matériau léger mais résistant : le cuir est moulé après avoir été au préalable bouilli ou trempé dans de l'eau ou de l'huile.

Il est probable que le gambison, une tunique rembourrée, était porté comme protection supplémentaire sous la cotte de mailles. L'un des inconvénients de la flexibilité de la maille est qu'un coup violent peut provoquer des blessures ou des fractures et que les anneaux brisés peuvent alors pénétrer dans la chair, augmentant les risques d'infection. Le gambison a des formes variées ; certains hommes d'armes préférèrent une tunique en cuir.

De nombreuses ajouts à l'armure apparaissent durant le XIII<sup>e</sup> siècle. Les fantassins portent généralement une armure de cuir, la *cuirie*, avec ou sans pièces de métal. Les épaules incurvées apparaissant parfois sur des surcots s'expliquent sans doute par une armure de cuir.

La cotte de plaques, vêtement proche d'un poncho, garni de plaques de métal ou de fanons de baleine, apparaît au milieu du siècle. L'armure d'écailles, faite de petites écailles en métal, tombe en désuétude.

Plusieurs variétés de casques existent. Les casques coniques disparaissent au profit de versions rondes ou cylindriques, parfois avec un masque ou un couvre-nuque. Le heaume fermé est de plus en plus populaire ; celui à fond plat, bien que plus vulnérable, demeure à la mode durant de nombreuses décennies. Au milieu du siècle, une petite protection cylindrique, la cervelière ou bassinot, commence à s'imposer.

Le bouclier du chevalier est en bois. Épais d'environ 1,5 cm, il est recouvert de cuir ou de parchemin, avec trois sangles de préhension rivetées au dos.

Les chevaux sont parfois protégés par un caparaçon, une longue étoffe descendant jusqu'aux jarrets. Certains recouvrent la tête et disposent de protections d'oreilles. Des caparaçons en mailles, sans doute jetés par-dessus un rembourrage, apparaissent vers 1250. Dans l'armée d'Édouard I<sup>er</sup>, même les écuyers qui ne montent pas de puissants destriers sont censés utiliser des animaux « couverts » : ils encouraient des sanctions s'ils ne le font pas.

L'armure des tournois évolue également, mais on est encore loin des dorures et embellissements plus tardifs.

L'arme la plus prisée est l'épée. Il en existe plusieurs modèles, mais elles mesurent généralement 1 m de long, sont droites, à deux tranchants, avec une pointe, une soie centrale et une poignée d'environ 15 cm. Vers 1240, une nouvelle épée, plus courte et plus large, apparaît, avec une poignée allongée, sans doute conçue pour frapper de taille plutôt que de pointe. Diverses formes de pommeaux existent. La garde croisée est simple et s'incurve souvent vers la lame. Une forte épée effilée à section en losange apparaît vers 1280. Une nouvelle arme voit le jour : le fauchon. Celui-ci ressemble à un coupe-ret de boucher, avec une pointe plus large que la base. Le chevalier, sont parfois équipés d'une dague.

Les cavaliers portent une lance en bois, avec une pointe à douille clouée sur la hampe. La masse devient populaire avec l'apparition de la cotte de plaques. Les premières masses ont des têtes en alliage de cuivre à ailettes.

Les cavaliers sont parfois armés de la hache, celle-ci étant parfois dotée d'un pic à l'arrière. Le glaive est une autre arme à deux mains, avec une longue lame convexe montée sur un manche.



Dessin du gisant d'un chevalier dans l'église Sainte-Marie, Hatfield Broad Oak, Essex, sans doute vers 1300.

Scène du tournoi de Windsor, 1278.

(1) Guillaume de Valence, comte de Pembroke. Il porte un surcot de soie sur une cuirasse de cuir à manches en bougran. Son heaume en cuir bouilli porte un cimier en éventail. (2) Écuyer du comte de Pembroke. Cet écuyer n'a ni armes ni d'armure. (3) Roger de Trumpington. La chaîne destinée à éviter la perte de l'épée est mentionnée dans un tournoi similaire.



